

Alger, Tunis, Tripoli, dans lesquels s'étaient comme fondus tous les autres états de la Barbarie, reçurent la même législation. C'était une espèce d'aristocratie. Le chef qui, sous le nom de dey, conduisait la république, était choisi par des soldats toujours turcs, et qui formaient seuls la noblesse du pays. Il était rare que les élections se fissent sans effusion de sang, et il était ordinaire qu'un homme élu dans le carnage fût massacré dans la suite par des gens inquiets qui voulaient occuper sa place, ou la vendre pour s'avancer.

Alger n'a rien changé à sa constitution primitive; mais à Tunis, à Tripoli, des chefs ambitieux se sont rendus maîtres du gouvernement, et l'autorité y est devenue héréditaire dans les familles qui s'en étaient saisies. Cependant les nouveaux souverains n'ont pas discontinué de demander la confirmation de leur dignité à la Porte, qui leur envoie toujours un caftan, un sabre, le titre de pacha, des munitions de guerre et la permission de lever des troupes dans ses provinces pour que les hostilités contre les infidèles ne soient plus forcément suspendues.

Pour tant de faveurs, les chefs des états barbaresques ne sont tenus qu'à recevoir tous les deux ans du grand seigneur la confirmation de leur dignité; qu'à battre leur monnaie en son nom et à faire prier pour lui dans leurs mosquées; qu'à envoyer à chaque nouveau sultan

une ambassade solennelle avec des présens plus ou moins riches; qu'à joindre leurs corsaires aux flottes ottomanes toutes les fois qu'ils en sont requis. S'il leur arrive de fournir des secours pécuniaires à la Porte, c'est toujours une preuve d'attachement et non une obligation.

Jamais Maroc ne fut dans aucune dépendance de Constantinople. Les trônes qui partagèrent long-temps cette malheureuse contrée étaient tous regardés comme héréditaires, quoique des révolutions répétées et cruelles les fissent souvent passer d'une dynastie dans une autre. Sous ces maîtres barbares, également avides d'or et de sang, le despotisme se montra plus destructeur encore que ne l'était le fléau de l'anarchie dans les provinces ravagées au voisinage par une soldatesque indisciplinée.

Quoique l'Afrique septentrionale ne soit séparée de notre Europe que par un canal de cinq lieues, nous avons sur elle des idées moins arrêtées que sur les contrées les plus éloignées.

Cette région inhospitalière a toujours repoussé par ses vexations, par son orgueil, par sa défiance, par sa férocité, par son intolérance, les bons esprits qui auraient voulu étudier son climat, son sol, ses lois, ses mœurs, sa politique et son caractère. Les navigateurs même qui sont reçus avec précaution dans un petit nombre de rades bonnes ou mauvaises, n'en sortiraient pas impunément pour observer un peu les côtes.

Le pays fut mieux connu dans les temps reculés. Alors il était riche, il était éclairé. Tous les genres de fécondité que la nature y avait libéralement semés avaient été fécondés par le temps et par les hommes. Les mauvais gouvernemens qui s'y sont succédés sans interruption ont tout anéanti, et ceux qu'on y voit encore craindraient d'ouvrir les yeux à la lumière qui éclaire le reste du globe. Tâchons de dissiper en partie les ténèbres dont ils aiment à s'envelopper. Il ne serait pas sage de préférer une ignorance entière à une instruction imparfaite.

La région que les anciens nommèrent Lybie, et que nous avons appelée Barbarie, s'étend d'orient en occident, c'est-à-dire des frontières méridionales de l'Egypte jusqu'au détroit de Gibraltar, trente-cinq degrés de longitude, et du détroit de Gibraltar jusqu'à Sainte-Croix, son extrémité la plus occidentale, encore six degrés, ce qui fait en tout quarante et un degrés. Du nord au midi, bornée d'un côté par la mer et de l'autre par le mont Atlas, elle a quelquefois moins de quinze lieues et en a rarement plus de trente.

La température n'est point et ne saurait être égale sur ce vaste espace. L'air est habituellement embrasé dans le Sahara, lorsqu'il n'est point rafraîchi par d'abondantes pluies, toujours attendues avec impatience, et toujours reçues comme la plus grande faveur d'une nature bien-

faisante. Sur l'Atlas, il est chaud depuis juin jusqu'en octobre, et le reste de l'année plus ou moins froid, selon qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne des neiges qui le couvrent une partie de l'année, ou des précipices où elles ne fondent jamais entièrement. Dans la plaine, il est délicieux durant cinq ou six mois, et supportable le reste du temps, lorsque le vent du sud, toujours brûlant dans l'été en sortant du désert, ne règne pas.

La Barbarie, après des révolutions sans nombre, offrirait encore l'image d'un monde naissant, si les éloquents ruines qui la couvrent ne rappelaient sans cesse le souvenir des empires florissans qui s'y succédèrent, des hommes immortels qui l'étonnèrent par leurs talens et par leurs vertus, des scènes à jamais mémorables qui s'y passèrent sans interruption.

L'inertie et la stupidité de l'homme n'ont pu étouffer entièrement dans cette région les prodigalités de la nature. Elle n'est, il est vrai, ni riche, ni riante depuis juillet jusqu'en novembre. Tout a été alors desséché, ou par les rayons d'un soleil brûlant, ou par le feu mis de temps immémorial aux campagnes après les récoltes. Les arbres sont sans feuilles, les sources sans eau, les prairies sans pâturage. C'est un état de désolation qui paraît interdire jusqu'à l'espérance.

Mais les pluies d'automne n'ont pas plus tôt rafraîchi la terre, les vents qui leur succèdent

n'ont pas plus tôt adouci leur haleine, l'astre du jour n'a pas plus tôt fait sentir son influence, que les forêts, les plaines, les montagnes recouvrent une vie qu'elles paraissent avoir pour toujours perdue. Dès le mois de février arrive le printemps paré de ses plus riches couleurs. Les richesses de l'été trompent très-rarement cet heureux espoir.

Le sol de cette partie du globe est une argile mêlée ordinairement de peu et quelquefois de beaucoup de sable. Il ne reçoit jamais d'autre engrais que celui qu'il doit aux nombreux troupeaux qui le parcourent, ou celui que lui fournissent les cendres des pailles ou des plantes parasites qu'on brûle toujours après la moisson. Que les champs soient cultivés plusieurs années de suite, ce qui est très-rare, ou qu'ils ne le soient qu'à des époques assez éloignées les unes des autres, ils ne reçoivent jamais qu'un ou deux labours très-superficiels.

Une terre qui exige ou qui obtient si peu de soins ne laisse pas de rendre communément trente ou trente-cinq pour un. Le nitre et le sel dont elle est remplie doivent être les principes d'une fécondité si rare. On ne lui demande ni seigle ni avoine. Le laboureur veut de l'orge pour ses animaux; il veut surtout du froment destiné aux habitans des villes, destiné à l'exportation. Ce blé, dur de sa nature, n'en est que plus propre au biscuit de mer, et à ce qu'on appelle *pâtes d'Italie*. Les jardins et les champs

susceptibles d'arrosement fournissent aux gens de la campagne du millet jaune et du millet blanc pour leur subsistance.

Les Maures et les Arabes n'ont jamais abandonné l'usage bon ou mauvais qu'eurent toujours les Orientaux de fouler leurs grains. Aussitôt qu'ils les ont vannés, ils les serrent dans des matamores ou magasins souterrains, comme le faisaient autrefois plusieurs nations au rapport de Pline. Hirtius assure que les Africains, de son temps, cachaient ainsi le produit de leurs cultures pour les soustraire durant leur absence aux dégâts de l'ennemi et à l'avidité des brigands. Ces peuples nomades pouvaient avoir encore un autre motif très-raisonnable, celui d'épargner les frais énormes qu'auraient entraînés de grandes constructions que leur climat rendait inutiles. La forme des matamores ne diffère que peu de celle de nos puits. Le blé s'y conserve beaucoup mieux, beaucoup plus long-temps que dans nos greniers. Jamais il n'y noircit; il n'y est jamais piqué par les insectes. Dans les parties qui touchent la terre ou la maçonnerie, il se forme une espèce de croûte qui enveloppe la masse entière et la préserve de toute corruption.

Les grêles, les brouillards, les froids excessifs, d'autres accidens trop communs dans nos campagnes, ne ruinent pas leurs récoltes; mais la sécheresse leur nuit souvent, et les sauterelles les détruisent quelquefois.

Dans la Barbarie, les moissons sont comme indépendantes des avances, des travaux, des engrais. Les eaux du ciel lui tiennent presque lieu de tous ces grands moyens d'exploitation ailleurs si nécessaires. Pourvu qu'elles tombent en abondance, les campagnes sont toujours couvertes des plus riches productions de la nature; mais lorsque ce secours bienfaisant leur manque, tout dépérit, tout est brûlé depuis le pied de l'Atlas jusqu'aux rivages des deux mers. Les troupeaux et les hommes ont vu s'anéantir également leur subsistance. Loin de pouvoir nourrir à l'ordinaire les autres nations, le pays manque le plus souvent de tous les soutiens de la vie. Peu de citoyens sont en état de payer les productions qu'on pourrait tirer des contrées plus ou moins éloignées; et il est sans exemple que des maîtres barbares soient venus au secours de leurs trop malheureux sujets. Aussi les temps de disette ont-ils été toujours plus destructeurs et plus meurtriers dans la Barbarie que dans le reste du globe.

Un fléau inconnu dans nos régions tempérées y cause, partout où il s'étend, ce manque de subsistances. Les sauterelles qui l'amènent dans ces contrées, et dont les écrivains sacrés et profanes ont si souvent parlé, sont plus grandes que les nôtres. Leurs ailes sont tachetées de brun, leur corps et leurs jambes sont d'un beau jaune. Le vent du sud amène les premières à la fin de

mars. Vers le milieu d'avril elles sont si multipliées, qu'au plus fort du jour elles forment des nuées qui obscurcissent le soleil. Elles déposent leurs œufs en mai. Le mois suivant, les jeunes sauterelles se joignent, forment une troupe serrée, et, prenant leur route en droiture, dévorent tout ce qui se trouve sur leur chemin. En vain les cultivateurs creusent des fossés remplis d'eau autour de leurs champs et de leurs jardins, en vain ils mettent le feu à des matières combustibles qu'ils ont entassées: les fossés sont comblés, les feux sont éteints par des essaims sans nombre qui se succèdent sans interruption. Un ou deux jours après que ces grands corps ont passé, d'autres sauterelles nouvellement écloses leur succèdent et rongent les branches, l'écorce des arbres dont les premières avaient mangé les feuilles et les fruits. Parvenues au bout d'un mois à leur grandeur naturelle, elles quittent leur état rampant, acquièrent des ailes, s'en servent pour faire de nouveaux dégâts, et disparaissent comme leurs mères. Comme leur vol est dirigé du côté du nord, on présume qu'elles vont se perdre dans la mer.

Le dattier ne peut être guère qu'un objet de curiosité sur les côtes de la Barbarie, où les chaleurs sont rarement suffisantes pour en mûrir parfaitement les fruits: mais il est presque l'unique ressource du Sahara. Le peu d'orge et de maïs que, sous ce ciel ardent, dans ces sables

arides, on peut recueillir, ne nourrirait pas les habitans un mois de l'année.

Pour que les arbres qui produisent les dattes parviennent à leur entier développement, il faut qu'ils soient placés à quinze ou vingt pieds les uns des autres. On écrivait dans le dernier siècle et l'on écrit encore que les dattiers ayant besoin d'un arrosement journalier durant les chaleurs, c'était toujours sur les bords d'une rivière, d'une source ou d'un étang qu'ils devaient être placés, et que leur nombre était nécessairement proportionné à la quantité d'eau dont il était possible de disposer. S'il en était ainsi, l'on ne verrait presque pas un seul de ces arbres dans le désert qui en est couvert. Plus un terrain est sablonneux, plus le dattier s'y plaît. C'est assez que ses racines soient humectées; et l'on sait que dans le Sahara il ne faut que peu creuser pour trouver partout de l'eau saumâtre.

Les dattiers qui viennent de semence ne donnent jamais que des fruits maigres et sans saveur: aussi les cultivateurs attentifs sont-ils dans l'usage de former leurs plantations avec des rejetons tirés des arbres qui donnent les meilleures dattes. Leur premier produit ne se fait attendre que quatre ou cinq ans, mais il est sans qualité. Ce n'est qu'au bout d'environ quinze ans qu'il parvient au degré de perfection dont il est susceptible.

La durée des dattiers est d'un siècle et plus. Il y en a de mâles, il y en a de femelles. Les uns

et les autres fleurissent en avril et en mai. Pour féconder des femelles, nous disent plusieurs naturalistes, quelques Arabes se contentent de secouer sur elles les fleurs des mâles. Plus ordinairement on fait une incision dans les branches des dattiers femelles pour y placer des branches des dattiers mâles. Sans l'une des deux précautions l'on n'aurait que des fruits avortés. Il se peut que quelques voyageurs aient trouvé cet usage établi sur les côtes où ils ont abordé; mais il est inconnu dans le désert. Les vents seuls y sont chargés de cette alliance. En général les arbres mâles sont moins multipliés que les femelles, parce que leur produit est moins abondant et moins parfait.

Toutes les parties du dattier ont leur utilité. Son bois, quoique d'un tissu très-lâche, sert à tous les usages de la cuisine, à la construction des maisons, à la fabrique des instrumens de labourage. Sous la première écorce du jeune dattier et sous les nouveaux jets du vieux, est une moelle d'un goût exquis et sucré qui fait les délices des gens délicats. Tout le monde indifféremment mange les feuilles naissantes trempées dans le jus de citron. Les anciennes bien séchées servent à faire des paniers et d'autres ouvrages qui ont leur utilité et qui trouvent un débouché avantageux dans tous les marchés.

De son tronc se détachent des filamens déliés dont on forme des cordes et qu'il serait possible de convertir en toile.

Des incisions faites à son sommet donnent un lait agréable et rafraîchissant. Un seul arbre fournit durant quarante jours de suite une pinte de cette boisson, qui, fermentée, devient enivrante, et distillée, fournit une eau-de-vie excellente; mais trois ans de repos suffisent à peine pour le mettre en état de produire de nouveaux fruits.

Les noyaux même, quoique très-durs, ne sont pas perdus : amollis dans l'eau et broyés, ils deviennent une nourriture saine pour les chameaux.

Quelques arbres portent jusqu'à vingt grappes; mais on n'en laisse jamais que la moitié, même aux plus vigoureux, pour qu'ils ne s'épuisent pas et que les fruits arrivent à leur plus grande perfection. C'est à la fin de novembre que se fait la récolte. Elle est suspendue dans des lieux secs, et renfermée dans des vases de terre ou dans des peaux de chevreau et de gazelle pour que les insectes ne l'attaquent pas. On estime que chaque dattier donne à son propriétaire un revenu de trois à quatre livres. Il n'y a point de production dont les espèces soient aussi variées. Les Africains en comptent plus de cent qui diffèrent sensiblement par la forme, par le goût, par la couleur. Celle qui croît aux environs de la Mecque est réputée la meilleure; et les pèlerins un peu courtisans ne manquent guère d'en porter à leurs protecteurs.

Il se fait quelque consommation de dattes au

midi de l'Europe. L'usage en est beaucoup plus fréquent sur les côtes de la Barbarie. C'est presque l'unique nourriture des habitans du Sahara.

C'est un aliment très-sain et fort agréable, surtout quand il est frais. Les Arabes du désert mangent toujours ce fruit sans assaisonnement. Ils le pressent dans un sac de peau, où il forme une espèce de pâte qui, avec un peu de farine d'orge grillé et du lait de chameau, est leur unique nourriture, soit qu'ils demeurent habituellement sous leurs tentes, soit que leur inquiétude ou leurs besoins les fassent changer de place.

A l'exception du dattier, les arbres vraiment utiles sont généralement négligés dans l'Afrique septentrionale. On n'y voit guère prospérer que l'olivier, le figuier, l'abricotier, le grenadier, l'oranger et le citronnier, qui sont naturels au pays. Le pommier, le poirier, le cerisier, le prunier, qui y ont été plus ou moins anciennement transplantés, ne donnent que peu et de mauvais fruits. Est-ce à la nature du sol et du climat? est-ce au défaut de soins qu'il faut l'attribuer? C'est un problème.

Les légumes sont plus variés, plus abondans, plus sains, de meilleure qualité. Les lentilles, les fèves, les pois sont cultivés de préférence.

Peu de nos herbes potagères manquent aux Maures, et ils en ont que l'Europe a négligé d'adopter, ou que son climat a impérieusement

repoussées. C'est pour eux beaucoup plus que pour nous une jouissance de toute l'année.

Leurs animaux domestiques sont les mêmes que ceux d'Europe, mais sans leur ressembler parfaitement. Dans la Barbarie, le taureau n'a rien de la férocité des nôtres, et broute paisiblement avec les génisses. Sa douceur a été attribuée à la liberté entière dont il jouit. Ne serait-il pas raisonnable de conjecturer qu'il faut à cet animal un climat tempéré, et qu'il perd une partie de son ardeur sous ce ciel brûlant? Il y est petit et faible; et qu'il ait ou n'ait pas été mutilé, sa chair est toujours sèche et souvent coriace. La vache a aussi moins de lait qu'en Europe, et le peu qu'elle en donne est d'une qualité inférieure.

La chèvre est très-multipliée dans l'Afrique septentrionale, et plus particulièrement sur l'Atlas. Elle fournit du bon lait et en fournit abondamment partout où elle trouve des plantes odoriférantes qui font ses délices. Son poil est noir, long, brillant, et peut être utilement employé dans quelques manufactures communes.

Des bêtes à laine couvrent la Barbarie presque entière. On y en compte trois espèces. La plus répandue ressemble très-parfaitement à celle de nos bergeries. Les troupeaux à grosse et longue queue, moins multipliés que les premiers, offrent une toison plus fine et plus moelleuse. On en voit sur les bords du Sahara d'une nature extrêmement élevée, mais uniquement couverts

d'un poil rude, grossier et inutile. Toutes ces races ont souvent des béliers à quatre cornes, plus grands et plus vigoureux que les béliers de forme ordinaire. Aucun des moutons n'est jamais mutilé, et voilà pourquoi leur chair sent toujours la laine.

Les chevaux ont presque généralement la taille peu élevée, la tête bien placée, les jambes fines, le pas sûr, une grande souplesse dans les mouvemens. Soit qu'ils marchent dans la plaine, soit qu'ils gravissent une montagne, le galop est leur allure ordinaire. Quoique encore supérieurs à la plupart des nôtres, ils ont beaucoup perdu de leur perfection primitive. Cette dégradation doit venir de ce que leur race n'est plus mêlée avec les races arabes, et de ce qu'on s'en sert trop tôt. Quoique les jumens n'aient guère moins dégénéré, on les monte de préférence, parce qu'elles sont plus douces, plus patientes, et qu'elles peuvent supporter plus aisément la soif et la faim.

Le mulet africain est moins élevé, moins fort que les nôtres, mais il est plus traitable. On fait porter des fardeaux au mâle, la femelle sert de monture. Elle s'accoutume aisément à un pas d'amble fort agréable.

A l'exception des ânes de Gerby, ceux qu'on voit dans le reste de l'Afrique septentrionale ne sont guère plus grands, plus forts que les dogues d'Angleterre. Aussi leur unique destination est-